

Eduardo Portella
Académie Brésilienne de Lettres



Résumé : *La première critique littéraire au Brésil est chevillée à l'histoire du pays, et singulièrement à son émancipation indépendantiste. Cette analyse retrace le temps des grandes constructions de la critique littéraire brésilienne, de la veine romantique à la naturaliste, de la Semaine d'Art Moderne de 1922 au passage à la nouvelle critique, et enfin, de la critique journalistique à celle qui s'est ensuite développée dans les universités.*

Mots-clés: *critique littéraire, indépendantisme, émancipation.*

Resumo : *A primeira crítica literária no Brasil estava ligada à história do país e, singularmente, à sua emancipação independentista. Esta análise retraza o tempo das grandes construções da crítica literária brasileira, da veia romântica à naturalista, da Semana de Arte Moderna de 1922 à passagem à nova crítica e, enfim, da crítica jornalística à que se desenvolveu em seguida nas universidades.*

Palavras-chave: *crítica literária, independentismo, emancipação.*

Abstract: *The first literary criticism in Brazil is linked to the history of the country and to its desire of independence. This analysis recalls the time of the great constructions of Brazilian literary criticism, from the romantic vein to the naturalistic one, from the Week of Modern Art in 1922 to the new criticism, and finally from the journalistic criticism to the criticism that was developed after that at the Universities.*

Key-words: *literary criticism, desire of independence, emancipation.*

Le parcours de la critique littéraire au Brésil n'a jamais été régulier, cohérent ou symétrique. Même du temps où ces qualités servaient à montrer les chemins. Le Brésil, à l'aube de sa vie, ne pouvait prétendre à la richesse poétique et cognitive de ses métropoles ancestrales. Je préfère me rallier à l'étude récente et fort évocatrice d'Antonio Cândido (*O Romantismo no Brasil*) : le "premier Romantisme (au Brésil) a eu entre autres le mérite de fonder la critique littéraire [...] sur le problème de l'autonomie". L'indépendantisme s'est assimilé

alors au romantisme, dont il mimait tout naturellement les revendications émancipatrices. Gonçalves de Magalhães, Joaquim Norberto, Januário da Cunha Barbosa et Francisco Adolfo de Varnhagem en improvisaient, sans éclat, les discours édifiants. Opportuns et utiles, sans doute. La leçon française, de plus en plus assidue, ouvrait et redimensionnait notre critique.

Les visées indépendantistes que la parole voulait exprimer reproduisaient de façon imprécise une idée d'identité nationale compacte qui en était venue, dans ses prolongements tardifs, à vaciller entre modernisme et modernité. Le nationalisme s'affirmait comme option thématique. Et quand la critique se divisait en plusieurs inflexions, celles-ci étaient, pour la plupart, nationalistes.

L'indépendance formelle du Brésil à peine conquise, une grande effervescence intellectuelle s'est emparée du pays au milieu du XIXe siècle. L'épisode du 7 septembre 1822, malgré ses airs de production artisanale, avait réveillé, sinon éveillé, les esprits ensommeillés. De la suffisance aussi chauvine que caricaturale jusqu'aux déterminismes de tous bords, tout juste sortis des laboratoires de la métaphysique traditionnelle, tout concourait à créer une grande trépidation.

La génération du XIXe siècle dite de « Soixante-dix » connaissait un flux intense de questions et de réponses sur le Brésil. Or les questions se sont avérées plus sensées que les réponses, ne serait-ce que dans la mesure où les détenteurs de la vérité ne se souciaient guère du sens. L'intelligentsia de l'époque s'adonnait au prophétisme, au messianisme, au culte du Rédempteur. Elle était constituée d'intellectuels surdoués, qui se croyaient en mesure d'inventer, sinon le monde, du moins la nation. Leurs idées étaient ponctuées d'emphase si ce n'est d'exaspération. Chaque fois que l'on parlait au nom de la science — ces intellectuels s'étaient d'ailleurs désignés comme porte-paroles de l'ultime décision scientifique —, on parlait au nom d'un ensemble de certitudes. La Faculté de Droit de Recife a fourni à cette aventure de l'esprit un décor plus que propice.

Dans ce microcosme sont apparues trois figures matricielles de la critique et de l'historiographie littéraires brésiliennes : Sílvio Romero, Araripe Junior, José Veríssimo. D'aucuns diraient que le premier avait la fibre sociologique, le second l'esthétique et le troisième l'éthique. Cette répartition péremptoire ne me convainc point.

De Sílvio Romero, comme d'Araripe Junior et de José Veríssimo, l'ardeur nationale allait se projeter de plus en plus. Chez Sílvio Romero évidemment, pour des raisons que l'on évoquera à une autre occasion, prédominait l'exaltation. Et l'exaltation n'est pas de bon conseil pour le critique. La pensée de l'époque invalidait aisément toute valorisation des mélanges stylistiques et des divergences complémentaires. Les loupes aryennes de Sílvio Romero n'ont pas su discerner le lieu et le rôle du Noir dans notre culture. Dans l'envers du décor identitaire, le national était Indien. Et José de Alencar ne se fit pas prier. Une fois de plus, la cyclothymie critique de Romero s'exposait à l'appréciation publique. Il absorbait en toute tranquillité les traits d'une esthétique qu'il avait violemment reniée. On a promu la nationalisation du génie, chapitre central de la plate-forme romantique brésilienne. Dans cet excédent conceptuel, la catégorie de « génie », toute imprécise qu'elle était déjà dans sa version

originale, allait prendre, sous la lumière tropicale, une allure un tant soit peu caricaturale. Les références naturelles semblaient incompatibles avec l'esprit des Lumières. La nature désobéissait aux ordres de la Raison. Les indices de réflexivité chutaient. Romero s'est réfugié sous le parapluie des sciences naturelles et fit une mauvaise affaire en littérature. Face à la complexité, à l'énigme, au mélange, à l'altérité, enfin, il se figa dans l'insensibilité. Et c'est peut-être pour cela même que notre regretté José Guilherme Merquior, révisant l'intronisation de Silvio Romero et de José Veríssimo dans son pénétrant *De Anchieta a Euclides*, a tenu à affirmer haut et fort : "nos deux plus grands critiques au XIXe siècle ont été, en fait, Machado de Assis et Araripe Junior".

La critique du legs romantique se fit à partir d'une optique naturaliste. Tout comme une sorte d'appel à la réalité, comme si les romantiques étaient, comme l'on disait autrefois, « dans la lune ». Et elle tombait ainsi dans une simplification inacceptable consistant à réduire le réel au visible. L'ambition scientifique était sans limites. La science expérimentale de Claude Bernard envahissait d'innombrables domaines du savoir. Elle n'a pas épargné la littérature. En témoigne Emile Zola. Il avait 27 ans quand il définissait, dans un texte sur le peintre Edouard Manet, "[s]on esthétique, ou la science [qu'il appellera] l'esthétique moderne". L'esthétique d'Emile Zola était la science de Claude Bernard. Heureusement, ici les relations de cause à effet n'ont pas fonctionné.

En tout cas, le programme électoral naturaliste a frôlé une scientificité à laquelle il ne pouvait ni n'allait jamais pouvoir aspirer. Il est vrai que les choses ont beaucoup changé. Désormais, ces rythmes cardiaques que l'on croyait affectueux se commandent à distance depuis un compas. Même la lune, qui a bercé tant de rêves romantiques, a cessé d'être ce lieu mythique et inaccessible. Elle s'est mise à portée de mains non forcément innocentes mais sûrement nanties, avec l'installation éventuelle d'une ligne de navettes spatiales.

Je suis enclin à supposer que toute cette audace scientifique et technologique n'aura pas suffi à donner au noyau dur de l'esthétique naturaliste une couverture réflexive. Le réalisme c'est une autre histoire.

A chaque mouvement littéraire son critique. Le Symbolisme a eu Nestor Victor et, d'une autre façon, Andrade Murici. Mais pas le Parnassianisme. Il était trop auto-suffisant pour souffrir des critiques de l'extérieur. Il a eu en Oliveira Viana, créateur de l'Etat parnassien, son critique social, en toute chose mesuré et formellement cohésif.

Passons maintenant de la triade plus radicalement fondatrice - Romero, Araripe et Veríssimo - à un limbe post-romantique où des figures difficilement classables - João Ribeiro, Monteiro Lobato, Humberto de Campos, Afrânio Peixoto - côtoyaient des narrateurs vigoureux, qui n'étaient qu'éventuellement critiques : Joaquim Nabuco, Euclides da Cunha, Graça Aranha, Raul Pompéia. Et que j'aurais tendance à décrire comme un carrefour du « post » et du « pré ». Manuel Bandeira, poète majeur, se dégage de la foule comme exemple emblématique de cette cohabitation peu complaisante. Alceu Amoroso Lima se distingue déjà

dans la scène intellectuelle qu'il va présider plusieurs décennies durant. Le manque de définition, la divagation, les rafales d'impressions sonores tirées dans la chaleur du moment, arrivent aux portes du Modernisme dans un état de grand épuisement. La « Semana de Arte Moderna », dont l'arrivée en 1922, cent ans après l'Indépendance, ne doit rien au hasard, ranime les impulsions émancipatrices. Qui n'ont pas toujours été bien calibrées. L'une de leurs ailes, la "verte et jaune", a visiblement acquis des connotations structurelles qui n'ont jamais été complètement résolues. « Être moderniste ou être moderne ? », voilà la question. Cela a duré jusqu'à la poussée contre-moderniste et contre-moderne de l'après Deuxième Guerre. J'allais oublier une figure injustement effacée, peut-être couverte par la poussière des croisements : Ronald de Carvalho.

Tout semble indiquer que le principal critique du Modernisme était Mário de Andrade. Il a pensé la littérature et nos racines culturelles avec une rare acuité. Il a manifestement dépassé Oswald de Andrade lui-même, vitrine désinhibée et irrévérente des meilleures préoccupations modernistes. Cette entreprise collective a compté sur la précieuse collaboration de Sergio Milliet, Candido Mota Filho, Renato Almeida, et leurs congénères. Alceu Amoroso Lima était de toutes les étapes. Et à elles se succèdent des persistances impressionnistes aux calibres différenciés, dans la longue journée qui va de Agrippino Grieco à Álvaro Lins. Il faut respecter le dévouement, le risque, le pari téméraire de la « Semana ». Il fallait une appréciation du livre qui venait de paraître. Et celle-ci se produisit avec une raisonnable probité même si, de temps en temps, le critique arborait son habit de juge de Cour suprême littéraire, se réduisant ainsi, peut-être sans le vouloir et sans le savoir, en simple colporteur d'opinions improvisées. L'attraction du donneur d'avis est le revers corrompu de cet honorable pamphlet. Parodiant Vinicius de Moraes, je dirais : « que les donneurs d'avis me pardonnent, mais la flexibilité est fondamentale à la soutenable légèreté de l'essai ». Et l'essai sera la critique avec la suffisance de l'adjudication en moins.

Álvaro Lins incarnait l'intuition aiguë et l'énergie verbale. Jamais de texte neutre ou bureaucratique. Sa carrière commence avec une histoire littéraire de *Eça de Queirós*, et se termine, il me semble, avec *La technique du roman chez Marcel Proust*. Roberto Alvim Corrêa, encore une personnalité marquante de ces temps de construction, allait notamment publier *Anteu et la critique*, *Le mythe de Prométhée*, et une brillante thèse universitaire sur François Mauriac. Avec une sensibilité à fleur de peau, il était animé par le discours humaniste mais sincère. Ici se trouve aussi le cas spécial de Antonio Candido, du critique militant de *Brigade Légère* jusqu'à l'auteur du monumental *Formation de la Littérature Brésilienne*. Il habitait la frontière entre le journal et l'université, et la seconde option l'a progressivement gagné. De tous, un seul persiste dans l'exercice tenace de la critique hebdomadaire, et c'est Wilson Martins. Pour ne rien dire des critiques qui s'inscrivent dans une espèce de rite de passage. Non pas parce qu'ils ont cessé d'exercer la fonction critique de manière qualifiée, mais parce que d'autres projets les ont accaparés. Sérgio Buarque de Holanda, Afonso Arinos de Melo Franco, Eugênio Gomes, sont parmi ces derniers. Il convient également de mentionner les critiques de province et pourtant jamais provinciaux comme Olívio Montenegro dans le Pernambuco ou Temístocles Linhares au Paraná.

Cette longue période est franchement illuminée par le discours de Jean-Paul Sartre.

C'est dans ce cadre que prend corps la polémique de ladite "nova crítica" ou nouvelle critique. Elle commence dans la colonne éditoriale. Mais plus précisément dans les "Correntes Cruzadas" (Courants croisés) du *Diário de Notícias* que signait Afrânio Coutinho, son artisan ordonnateur et infatigable. Le pouvoir littéraire était encore impressionniste et Afrânio en fut le Don Quichotte audacieux et visionnaire. Dans son empressément à introduire les principes du *new criticism* anglo-américain, Afrânio Coutinho s'est trouvé engagé dans une dispute territoriale acérée. Quoi qu'il en soit, Afrânio Coutinho avait créé une autre mentalité critique, visé l'innovation et mis en œuvre un appareil ambitieux de lecture de texte littéraire. Particulièrement novateur était son ouvrage collectif sur l'histoire littéraire. Loin de certains délires encyclopédiques, il a su intégrer la catégorie baroque dans l'apparat interprétatif de notre historiographie.

Ainsi se sont défaits nombre de clichés sur la fonction critique. Parmi eux on peut dénombrer l'inquisition insincère et du jugement virulent. Je ne crois pas qu'il existe d'inquisiteur sincère ni de critique virulente. L'inquisiteur est tout le temps en service et la critique qui se vaut est plutôt vigoureuse que virulente. La virulence est la gesticulation inutile, l'accroissement abusif qui, visant une intensification de la vigueur, ne parvient qu'à sa dégradation. Le critique n'est pas l'expert qui émet les avis techniques comme dernier mot. Il est beaucoup plus. Il est un co-poète ou un co-philosophe. La critique donneuse d'avis, centrale productrice d'opinions, est aujourd'hui un portrait sur le mur – qui, contrairement à l'Itabira de Drummond, ne fait pas mal. Il est déconseillé de se passer de la sagacité critique de Drummond. Surtout quand on sait que les poètes font souvent de mauvais critiques. Soit parce qu'ils n'ont pas l'outillage théorique nécessaire, soit parce qu'ils sont excessivement autobiographiques. Ils se projettent dans ce qu'ils font. Il y a des exceptions. Rares. C'est le cas de Machado de Assis. Il a incarné la théorie littéraire de son temps – de façon réaliste. Il avait un savoir implicite qui se rendait explicite à chaque instant. Machado était un grand critique. Non pas seulement du fait de ses essais sur d'autres auteurs, mais aussi dans les situations où la haute teneur réflexive de son faire littéraire transperçait son récit. On peut en dire autant de João Cabral de Melo Neto.

La critique littéraire souffre encore de deux maux – le monumentalisme et l'autoritarisme. La critique se montre monumentaliste quand elle se voue aux monuments classés et quand elle se consacre à l'édification de statues plus ou moins glaciales. L'autoritarisme se détache de la condition de juge ou de justicier, les deux rôles étant ingrats. Le juge est le magistrat implacable et prétendument impeccable. Le justicier est celui qui arbore, dans le meilleur des cas, un sobre autoritarisme. La sobriété ne diminue en rien la démesure de son action. L'un décide de haut en bas. L'autre décide en solitaire. Jamais je n'ai été fasciné par la toge omnisciente des magistrats ni par les prouesses des *cowboys* qui rendent justice de leurs propres mains.

Tout se déroule dans le cadre d'un dépérissement de la tribune journalistique. Le journal est en proie à quelque chose de l'ordre de l'agonie littéraire. Pour des raisons bien connues. Le compromis entrepreneur avec des lois du marché, la vélocité de la production éditoriale, la programmation du temps dans la ville qui rabote les heures passées à lire, et l'irruption vertigineuse de la culture du spectacle ou du divertissement, ont licencié la critique journalistique sans donner de préavis. Presque parallèlement, se développe et se diversifie la fonction critique de l'université. Encore une fois présent au-dessus de la mêlée, Alceu Amoroso Lima navigue parmi les controverses avec un savoir humanisé, éthiquement enraciné, esthétiquement avisé, et une généreuse compréhension des hommes et des choses. Au digne publicitaire la re-démocratisation du Brésil récent doit beaucoup. Et cette action-réflexive est consignée dans trois livres de combat, publiés en des temps difficiles, par les *Edições Tempo Brasileiro : Révolution, Réaction ou Réforme ?*, *Pour l'humanisme menacé* et *L'expérience réactionnaire*. Soit dans la presse écrite ou dans le hall des conférences, Alceu Amoroso Lima est resté fidèle à Tristão de Athayde, son pseudonyme, combattant pour la cause juste.

Dans l'université cohabitent à ce jour des inflexions différenciées. Des marxismes, du canonique à l'hétérodoxe, de la vulgate marxiste à la philosophie de l'histoire. La stylistique a amené l'investigation critique à un retour au texte, à ce que l'on nomme "la raison interne du poème". Cette stylistique, puisant sa vigueur surtout à Madrid, prêchait pour une compréhension du style circonstancié, éloigné de toute stylisation individualiste et prodigue. La vague structuraliste, qui s'est hissée en "système de la mode", a promu le croisement de l'anthropologie avec la linguistique et la sémiotique. Et mérité de José Guilherme Merquior un ouvrage bref et extrêmement mordant, ayant pour titre *Le Structuralisme des pauvres*. Sans tarder, l'absolutisation des modèles emprunts d'une formalité ostensive mène à une impasse. La lecture herméneutique, de fond ontologique, semble plus circulaire, flexible et ouverte. D'elle découle la déconstruction comme pratique-théorie transitive, portant en son sein propre les germes de la reconstruction. Tant que les préoccupations de Paul Ricoeur, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jean-François Lyotard, Jacques Derrida ne cessent de fournir des indications reconstructives.

Et tous ces petits souvenirs, de bout en bout, configurent la mémoire médiante et immédiate de la critique littéraire brésilienne.